

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Monseigneur Antoine Espinoza à l'Oratoire de S. François de Sales — Lettre de l'Archevêque de Buenos Ayres à D. Jean Bosco — Le quatrième Anniversaire de l'élection du St.-Père Léon XIII — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales seconde partie chapitre II. — Les derniers Missionnaires Salésiens à leurs Confrères — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

MONSEIGNEUR ANTOINE ESPINOZA à l'Oratoire de S. François de Sales.

La veille de Noël, comme on l'a déjà annoncé dans le numéro précédent, nous avons une visite qui remplit de consolation Dom Bosco et la famille Salésienne toute entière. L'illustre et zélant et si sympathique Monseigneur Antoine Espinoza, Vicaire Général de l'Archidiocèse de Buenos-Ayres, intrépide compagnon de nos missionnaires à leur entrée en Patagonie, leur protecteur et leur ami. Après avoir satisfait sa dévotion en visitant les sanctuaires les plus célèbres de France et d'Italie, il avait eu le bonheur de se prosterner au pieds du Vicaire de Dieu, de recueillir ses sages et précieux conseils; il avait visité les lieux saints, baisé la terre sanctifiée par les Sueurs et le Sang de Jésus-Christ; il tournait enfin ses pas vers Turin, la ville du Saint Suaire et du très-saint Sacrement, pour accomplir un vœu devant l'autel de Marie Auxiliatrice. Il y arrivait de Rome accompagné du Marquis R. Dom Louis de La-Torre, curé de Conception, et du R. Doct. Dom François

Ferrero de Buenos-Ayres. Celui-ci était déjà venu, il y a plusieurs années, compléter ses études au Séminaire Pio Americano, dans la grande cité, et retournait avec eux dans sa patrie, pour l'édifier par la sagesse qu'il avait acquise à la source pure du Vatican.

C'était un peu après l'heure de midi, le 24 décembre, que les illustres Américains descendaient de voiture en face de notre Sanctuaire. Le Théol. Jean Cagliero était allé les recevoir à la gare et les accompagnait. A peine eurent-ils mis le pied dans l'Oratoire, qu'une salve de chaleureux applaudissements et de joyeux « *evviva* » partis d'un millier de poitrines leur souhaitait la bienvenue, et les jeunes musiciens embouchant leurs instruments, les accompagnaient de leur musique jusqu'à l'entrée des galeries de l'intérieur. Le chemin qu'ils suivaient était gardé par deux haies de jeunes garçons; ça et là des tapis, aux branches des arbres flottaient en signe de fête plus de trente bannières aux couleurs de la République Argentine. Tous les cœurs palpitèrent de joie, sur tous les fronts on lisait le contentement. La rencontre de Monseigneur et de Dom Bosco fut pour tous deux un moment solennel. Dom Bosco savourait le plaisir de fixer ses regards sur l'ami sincère et fidèle de ses enfants d'Amérique, et Monseigneur goûtait le charme de connaître et d'embrasser celui dont les Salésiens avaient rendu le nom si populaire chez les Argentins.

Après les premières salutations, les hôtes Américains montant sur le balcon avec Dom Bosco, saluèrent amicalement tous les enfants rassemblés sous leurs yeux dans la cour. Monseigneur Espinoza, en langue Italienne, qu'il parle très-correctement, les remercia de leur joyeux accueil. A l'invitation de Dom Cagliero, tous crièrent de grand cœur : Vive Mons. Espinoza ; vive les pèlerins d'Amérique ; vive la République Argentine.

Il serait trop long de raconter en détail tous les incidents de la journée ; les récits sur nos Missionnaires et sur leurs travaux, les conversations avec Dom Bosco, et le reste. Notons seulement que les nouvelles de nos confrères d'Amérique furent si consolantes que rien ne pouvait nous causer plus de joie pendant ces jours d'allégresse.

Dans la belle nuit de Noël nos chers pèlerins tout brisés qu'ils étaient du voyage, voulurent assister à la touchante cérémonie dans l'Eglise de Marie Auxiliatrice, et à la communion générale que font, par privilège pontifical, tous les enfants de l'Oratoire et un grand nombre de pieux Turinois. L'autel richement orné, l'édifice sacré illuminé de mille feux, le deux cents voix des jeunes musiciens accompagnées des sons harmonieux de l'orgue, et qui semblaient répondre aux chœurs des anges chantant gloire à Dieu au plus haut des cieux, Dom Bosco qui officiait entouré de nombreux lévites, tout réuni présentait un spectacle si admirable que tous les cœurs surabondaient d'une sainte joie. Les Américains en sortirent ravis et profondément émus.

Le lendemain, Monseigneur célébra deux messes privées et chanta solennellement la troisième. On y entendit de nouveau la musique déjà exécutée pendant la nuit. Les fonctions sacrées auxquelles assistaient une multitude de fidèles, furent merveilleusement belles tant le matin que le soir.

Durant les jours suivants les Américains visitèrent les ateliers de la maison : la typographie, la fonderie de caractères, la stéréotypie, la calcographie, librairie, boulangerie, etc. Ils allèrent également voir les travaux de l'Eglise de S. Jean Baptiste, la Chapelle où l'on conserve le Saint Suaire qui enveloppa le corps du Sauveur, l'Eglise du *Corpus Domini*, souvenir d'un étonnant miracle du TS. Sacrement, arrivé sur l'emplacement même, le 6 Juin de l'année 1453.

Une journée fut consacrée à la visite de notre maison de S. Bénigne, dans le Canavèse, palais abbatial, autrefois célèbre

monastère dit de Fruttuaria, asile renommé de la piété et de la science, où mourut saintement Hardouin Marquis d'Ivrée et roi d'Italie. Les abbés, les étudiants et artisans donnèrent une matinée musicale-littéraire, chantèrent avec accompagnement de musique des morceaux choisis d'Opéra, et lurent en 7 langues diverses des compositions en l'honneur des illustres visiteurs. Monseigneur adressait ensuite à chacun une parole flatteuse, les encourageait à devenir dézélés et courageux apôtres de Jésus Christ, à l'exemple de leurs confrères d'Amérique.

Le soir qui précéda son départ, l'éminent Prélat fit un petit discours aux enfants de l'Oratoire. Il leur dit comment il partait de Turin édifié de tout ce qu'il avait vu et entendu ; combien était heureux le sort de ceux qui passent les années de leur jeunesse dans une maison où ils peuvent enrichir leur intelligence de connaissances utiles, et former leur cœur à la vertu chrétienne ; il les exhorta à planter profondément les racines de celle-ci, afin de pouvoir, dans un âge plus avancé, résister au souffle des tentations et se conserver inébranlablement fidèles à Dieu et à l'Eglise. Il les remercia des bonnes journées qu'ils lui avaient procurées ; leur promit que, de retour dans sa patrie, il parlerait d'eux aux enfants Américains des maisons Salésiennes, fils eux aussi de leur père commun D. Bosco ; et enfin, se recommandant aux prières de tous, il exprima le vœu ardent de pouvoir nous retrouver tous un jour dans les joies éternelles du Paradis.

Monseigneur Espinoza quittait Turin, avec ses deux compagnons, le 4 Janvier. Ils visiteront encore Paris, Londres, Madrid, et feront voile pour l'Amérique de quelque port d'Espagne, probablement dans le mois de Février.

Que le bon Dieu leur accorde un voyage heureux sur terre et sur mer ; qu'il les ramène sains et saufs entre les bras de ceux qui leur sont chers, pour le bien de la République Argentine. Pour nous, nous n'oublierons jamais l'excellent Mons. Antoine Espinoza et le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant l'hospitalité dans nos modestes murs, de même que nous nous souvenons et nous souviendrons toujours avec un vif plaisir de la précieuse visite que nous fit en 1877 son illustre Archevêque, dont l'inépuisable bonté envers nous et envers ceux de nos frères qui travaillent dans son vaste archidiocèse, inonde nos âmes d'un souverain contentement.

LETTRE

de l'Archevêque de Buenos-Aires

à D. JEAN BOSCO.

Le docteur A. Espinoza était porteur d'un grand nombre de lettres pour Dom Bosco. Entre autres une très-précieuse de Monseigneur Frédéric Aneyros Archevêque de Buenos-Ayres. Elle est traduite de l'Espagnol :

TRÈS-ESTIMÉ D. BOSCO,

Je vous écris en langue espagnole, et avant tout je vous confesse ma satisfaction pour les fêtes que vous préparez à mon Vicaire, le Doct. Espinoza. Il parlera l'Italien et vos enfants pourront au moins lire qu'il parle l'Italien, tandis que je dus me résigner à crier en Espagnol, dans la grande cité et collège de Turin.

Faites donc de belles fêtes et réjouissez-vous dans le Seigneur.

Dites à vos enfants, dont je dois connaître encore un certain nombre, qu'ils se souviennent de moi dans leurs prières et surtout dans l'allégresse qu'ils éprouveront à l'arrivée de mes pèlerins.

Recommandez à vos bons prêtres de prier beaucoup pour leurs frères d'ici, qui augmentent en nombre et font un grand bien.

Dans le congrès National, il est question d'autoriser le gouvernement à s'entendre avec le Saint-Père pour la division des Evêchés.

Ce sera une occasion favorable pour établir un Vicariat Apostolique dans la Patagonie et le confier aux soins de vos zélés missionnaires.

Je désire ardemment que cela se puisse faire, mais je ne suis pas sans craintes.

Les prières de vos bien-aimés petits enfants peuvent obtenir cette grâce qui serait féconde en bienfaits temporels.

Je continuerai à vous tenir au courant de cette affaire.

Vos missionnaires, de même que les sœurs de Marie Auxiliatrice qui sont ici, me donnent un précieux concours. J'en remercie le bon Dieu, et à vous j'envoie l'expression de ma vive gratitude et mes sincères félicitations.

Je vous souhaite bonne santé, réussite complète dans vos grandes entreprises, pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

J'ai l'honneur de me dire

De V. S. Révérendissime

Dévoué Serviteur et ami

† FRÉDÉRIC ANEYROS.

Buenos-Aires, 24 Août, 1881

LE QUATRIÈME ANNIVERSAIRE

de l'élection du St.-Père Léon XIII.

Dans un petit ouvrage intitulé : *Il più bel fiore, o l'elezione di Leone XIII - La plus belle fleur, ou l'élection de Léon XIII*, sorti en 1878 de notre typographie de Turin, par les soins de P. Jean Bosco, on lit à la page 283 ces paroles : « Il y a quelques mois que le Pape Léon XIII est assis sur la chaire de St. Pierre ; et cependant il y a déjà, en si peu de temps, exécuté et entrepris un si grand nombre de choses étonnantes, pour le bien de l'Eglise, qu'il nous faudrait composer un gros volume si nous voulions traiter de chacune d'elles »

Mais aujourd'hui, pour dire toutes les grandes choses faites par le sage Pontife qui nous gouverne, il faudrait non pas un volume, mais plusieurs. En effet, qui pourrait raconter en peu de mots les travaux grandioses et si importants menés à bonne fin par Lui, en faveur de la Religion et de la société civile, depuis les quatre années qu'il représente Jésus-Christ dans le monde ? — Partout les tempêtes de la persécution ; les hostilités farouches des pouvoirs civils qui semblaient à des vagues écumanes attaquent et battent la nacelle de Pierre, avec l'intention de la jeter sur les écueils ou de l'ensevelir sous les ondes ; mais l'intrépide Pontife habile pilote, la guide d'une main sûre et rend inutiles tous les efforts d'un monde forcené. — Préjugés, opinions fausses, erreurs de toutes sortes tentent de produire une obscurité horrible dans les esprits ; mais le Maître Suprême dans ses admirables Encycliques, par sa savante parole, fait lumineux et soleil resplendissant répand en abondance les rayons de haute et céleste doctrine, dissipe les ténèbres et chasse la nuit d'un grand nombre d'intelligences. — Hommes rebelles et sanguinaires cherchent à soulever le peuple et à bouleverser l'ordre social, pour réussir plus facilement dans l'inférieur complot ourdi contre la vie des rois et des princes ; et le grand Arbitre des nations chrétiennes, Léon XIII, par l'autorité de sa parole maintient dans la fidélité les sujets, fulmine contre les sectes dévotrices et sanguinaires, et persuade les modérateurs de la société du besoin de s'appuyer sur l'Eglise Catholique, pour raffermir leur trône, pour faire le bonheur de leurs peuples. Par sa haute intelligence et sa prudence consommée il amène le plus grand, le plus puissant des Monarques de nos jours, l'empereur d'Allemagne, à se montrer, quoique protestant, le bienveillant protecteur du Siège Apostolique. — On passe sous silence la diligence et la sagesse avec laquelle il pourvoit de pasteurs éminents et choisis les plus voisines comme les plus lointaines Eglises. On ne dit rien des encouragements, de l'impulsion qu'il donne aux Missions dans les peuplades barbares. On ne dénombre pas les milliers de fidèles que son seul désir attire à Rome, pour rendre hommage à la Chaire de St. Pierre, et qui viennent des contrées les plus reculées du monde. On ne raconte pas les belles solennités, dans lesquelles, entouré de plusieurs centaines d'insignes Prélats

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE II.

La propagande protestante — L'ami de la jeunesse — Histoire Ecclésiastique — Avis aux catholiques — Lectures catholiques — Difficulté de la Révision — Les colères des protestants — Les disputes — Un livre tenu à rebours — Dialogue — Lettre du Cardinal Antonelli.

et d'Eminents personnages, il élevait à l'honneur des autels les héros et les héroïnes de l'Eglise Catholique, qu'il proclame Mère toujours féconde de Saints et de Saintes. On laisse de côté ses généreuses aumônes et sa paternelle charité, les misères qu'il a soulagées, les larmes qu'il a essuyées le nombre de ceux qui recourent à Lui dans leurs angoisses et dans leurs tribulations.

De tout cela et de bien d'autres choses on ne dit rien par brièveté. Qu'il nous suffise de faire observer enfin que le Pontife régnant Léon XIII se montre semblable à Celui que chante le Prophète et qui quoique habitant les sommets, dans son amoureuse Providence et dans sa sollicitude prend soin des plus grands non moins que des plus petits : *Qui in altis habitat et humilia respicit in coelo et in terra.*

Parmi les petits de cette terre, vers lesquels le Saint-Père daigne tourner ses regards, on compte la pieuse Société de St. François de Sales et ses œuvres.

Aussi, l'amour pour la Religion Catholique, la dévotion au Siège Apostolique, la reconnaissance et la gratitude nous obligent à rendre de temps en temps de vives actions de grâces à Dieu, qui dans sa miséricorde nous a donné un si grand Pontife. Si cet acte de piété envers Dieu et envers l'Eglise, doit être accompli souvent dans le cours de l'année, avec quelle raison ne devons-nous pas le pratiquer dans le jour heureux, où les Clefs furent remises entre les mains de ce glorieux Pape ?

Quel jour mémorable que le 20 février !

Nous désirons donc vivement que ce jour soit distingué tout particulièrement des Salésiens, des Coopérateurs et Coopératrices. Pour cela nous recommandons que chacun ait grand soin d'entendre la sainte Messe ce jour-là, et de s'approcher de la sainte Table, si c'est possible. Que dans nos Eglises et Chapelles, où se donne la bénédiction du Saint Sacrement, elle soit précédée du chant du *Te Deum* ; et qu'on avertisse les fidèles et les personnes de la maison le jour précédant qui est un dimanche. Au soir il serait très-bien de réciter en commun, avec tous les membres de la famille, ou au moins en son particulier, un *Pater*, *Ave* et *Gloria*, pour implorer sur la personne du Pontife Romain une bénédiction spéciale et la protection du Ciel, tout particulièrement pour cette année, qui semble présager de sérieux événements.

Coopérateurs et Coopératrices, oui, comme Catholiques et comme Salésiens, donnons au bon Dieu cette preuve de reconnaissance ; de soumission et d'amour à son Vicaire sur la terre, et souvenons-nous bien que les hommages, les prières et les consolations données au Pape, nous vaudront une large récompense de Jésus-Christ, non seulement dans la vie future, mais encore dans la vie présente.

Notre devoir d'historien ne nous permet pas de passer sous silence une œuvre importante, commencée presque en même temps que notre oratoire. Cette œuvre subsiste encore, et produit beaucoup de bien au milieu de nos populations chrétiennes. Nous voulons parler de la publication des *Lectures Catholiques*. En voici l'origine : Le roi Charles Albert avait, nous l'avons déjà dit, émancipé les Protestants et les Hébreux. Il semblait que par cet acte il voulait seulement leur donner la liberté de professer extérieurement leur propre culte, sans détriment de la religion catholique. Mais les hérétiques ne l'entendirent pas ainsi ; l'acte d'émancipation et la liberté de la presse à peine obtenus, ils se mirent aussitôt à faire, au milieu du peuple catholique, une active propagande de leurs erreurs. Ils recoururent à cet effet à tous les moyens possibles, et particulièrement à la publication de livres et journaux pestilentiels. Entr'autres feuilles, on vit paraître : *La Bonne Nouvelle*, *La Lumière Evangélique*, et le *Rogantin Piémontais* ; puis, un déluge de livres, bibliques et non bibliques, de petit format, se mit à se répandre dans nos villes et dans nos campagnes. Ces livres pénétraient dans les familles ; et, courant dans les mains de tous, pervertissaient les esprits, corrompaient les cœurs, instillaient dans les âmes le venin des plus mortelles doctrines. Ajoutez que les Protestants étaient tout prêts pour cette propagande ; tandis que les catholiques n'étaient nullement préparés à lui opposer une digue, à l'empêcher, ou, tout au moins, à en arrêter les désastreuses conséquences. Confiants dans les lois civiles qui, jusqu'alors, avaient protégé la religion catholique contre les assauts de l'hérésie, confiants surtout dans le premier article du statut où l'on lisait : « La Religion Catholique, Apostolique, Romaine est la seule religion de l'Etat. », les catholiques se trouvèrent comme des soldats secourus à l'improviste par le son de la trompette guerrière, et appelés à se rendre sur le champ de bataille, sans armes convenables, pour combattre des ennemis parfaitement pourvus. Et de fait, les catholiques avaient besoin de bons petits journaux pour leur donner une large diffusion ; et ils n'en possédaient que très-peu. Surtout il leur fallait des petits livres, simples et peu coûteux ; et ils n'avaient que des œuvres volumineuses de grande érudition. Ce triste état de choses mettait dans le plus grand péril de perdre la foi, non seulement la jeunesse, mais

encore tout le bas peuple, à la séduction duquel tendaient surtout les menées des ennemis de l'Eglise.

À cette vue le cœur de notre D. Bosco s'enflamma de zèle et de charité. Dans le but immédiat de préserver ses chers enfants de l'erreur, qui se glissait partout ; il fournit, en même temps, un puissant moyen de salut à des milliers, disons mieux, à des millions d'autres personnes. Il s'assura le concours de quelques Collaborateurs, entr'autres les docteurs en théologie Carpano et Chiaves, et commença la publication d'un petit journal intitulé « *L'ami de la jeunesse* ». Ce journal fit le plus grand bien dans ces premiers temps, non seulement parce qu'il traitait des sujets instructifs, appropriés aux besoins du moment ; mais aussi, parce qu'il empêchait les jeunes gens de se jeter, pour avoir les nouvelles, sur les mauvais journaux, qui les auraient imprégnés des plus perverses maximes. Il composa de même et publia des feuilles détachées, pleines de souvenirs et maximes morales ou religieuses, adaptées à notre époque. Il mit tous ses soins à les répandre gratuitement parmi les jeunes gens et les adultes, à plusieurs milliers d'exemplaires, particulièrement à l'occasion des retraites, des missions, neuvaines, triduums et jours de fête.

L'industrielle charité de notre bon Père ne se borna pas à de simples pages détachées. Il fit paraître, vers cette même époque, un abrégé d'histoire Ecclésiastique, accueilli partout avec la plus grande faveur, et lu avec le plus grand profit. Dans la préface de cet opuscule il disait notamment :

« Voué depuis plusieurs années, par mon libre choix, à l'instruction de la jeunesse, et désireux de lui transmettre toutes les connaissances les plus utiles, que je pourrais posséder ou acquérir ; je me mis à la recherche d'un cours abrégé d'histoire Ecclésiastique à la portée de la jeunesse. Je trouvai bien quelques abrégés, estimés à divers titres ; mais, pour l'usage que j'en attendais, ces abrégés étaient trop volumineux, ou s'étendaient outre mesure sur l'histoire profane. A tel point que quelques uns méritaient plutôt le nom de dissertations ou polémiques sur les annales de l'Eglise ; d'autres enfin, traduits des langues étrangères, prennent le nom d'histoires partielles et non plus universelles ; et, ce que je ne pouvais voir sans indignation, il semble que certains auteurs rougissent de parler des Pontifes Romains et des faits les plus lumineux, qui regardent directement la Sainte Eglise.

En conséquence, mu par le besoin, comme par les instances de plusieurs personnes pleines de zèle et d'autorité, je me déterminai à compiler cet abrégé d'Histoire Ecclésiastique. (1) »

D. Bosco ne s'en tint pas là. A la vue des principales erreurs que la presse hérétique allait semer partout contre l'Eglise Catholique, il comprit la nécessité de faciliter encore plus au peuple la connaissance des principes fondamentaux de cette même Eglise.

Dans ce but, il composa et publia un petit livre sous le titre : « Avis aux Catholiques. »

Dans ces avis, il instruisait ses lecteurs des vérités les plus nécessaires à connaître, et les mettait très-sagement en garde contre les embûches de l'hérésie. Il importe de reproduire ici l'avant-propos, que D. Bosco mettait en tête de son petit livre :

« Peuples catholiques, ouvrez les yeux ! On vous tend des pièges sans nombre, afin de vous éloigner de cette unique, vraie et sainte religion, que l'Eglise de Jésus-Christ seule peut conserver.

» Ce péril vous a déjà été dénoncé de diverses manières par nos pasteurs légitimes, le Evêques, établis par Dieu pour nous défendre de l'erreur et nous enseigner la vérité.

» Elle-même, la voix infaillible du Vicaire de Jésus-Christ, nous a avertis de ces perfides embûches tendues aux Catholiques. Elle nous a dit comment un trop grand nombre de méchants voudraient arracher de vos cœurs la religion de Jésus-Christ. Ces malheureux se trompent eux-mêmes, et ils trompent les autres ; ne les croyez pas !

» Serrez-vous plutôt contre vos pasteurs. Ne formez avec eux qu'un cœur et qu'une âme. Ils vous enseigneront toujours la vérité.

» Jésus-Christ a dit à Saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne la vaincront jamais, parce que je serai avec ses pasteurs, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

» Voilà ce que Jésus-Christ a dit à Saint Pierre et à ses successeurs, les Pontifes Romains. Voilà ce qu'il n'a dit à nul autre.

» Si quelqu'un vous dit autre chose que ce que je vous dis, gardez-vous de la croire ; il vous trompe.

» Soyez intimement convaincu de cette grande vérité : Là où est le successeur de Saint Pierre, là est la véritable Eglise de Jésus-Christ. Nul ne se trouve dans la vraie religion s'il n'est catholique, nul n'est catholique s'il n'est avec le Pape.

» Nos Pasteurs, et spécialement les Evêques, nous unissent avec le Pape. Le Pape nous unit avec Dieu.

» Maintenant, lisez avec attention les avis qui vont suivre ; profondément imprimés dans votre cœur, ils suffiront à vous préserver de l'erreur.

» Ce que je vous expose brièvement ici, pour le moment, vous en aurez bientôt une explication plus développée dans un livre, que je compose tout exprès pour vous.

» Que le Seigneur, le Dieu des miséricordes, répande dans tous les cœurs catholiques assez de courage et de constance pour se maintenir fidèles observateurs de cette religion, dans laquelle, pour notre bonheur, nous sommes nés et avons été élevés.

» Constance et courage assez forts pour nous tenir toujours prêts à souffrir quelque mal que ce puisse être, fût-ce même la mort, plutôt que dire ou faire la moindre chose contraire à la religion

(1) Arrivé à la 8 édition, prix cent. 80.

catholique ; la vraie, la seule religion de Jésus-Christ, hors de laquelle nul ne peut se sauver. »

La diffusion de cet opuscule tint du prodige, dans le court espace de deux ans, il s'en répandit plus de deux-cent-mille exemplaires. Tous les bons catholiques applaudirent ; mais les Protestants commencèrent à s'exaspérer et à monter au plus haut diapason de leurs furies. C'est qu'en effet, au moment où ils croyaient pouvoir, tout à leur aise, dévaster, comme les antiques Philistins, le camp du Seigneur ; ils voyaient s'avancer contre eux un nouveau Sanson, ils le voyaient, défendant le peuple de Dieu, découvrir leurs ruses, rompre leurs rangs et dissiper leurs escadrons.

Mais D. Bosco ne se laissa pas intimider par eux ; tout au contraire, plus convaincu que jamais de l'utilité de son œuvre par les colères de l'ennemi, il résolut, non seulement de la poursuivre, mais de lui donner un plus large développement, au moyen d'une publication périodique avec abonnement régulier. Telle fut précisément l'origine de la publication mensuelle des *Lectures Catholiques*. Commencée dès la fin de l'année 1853, cette publication se continue encore aujourd'hui ; et les lectures catholiques se sont répandues, non plus seulement dans le Piémont, mais dans toute l'Italie et dans les îles adjacentes.

Il est bon de rapporter ici, parmi les faits venus à notre connaissance, quelques unes des difficultés que D. Bosco rencontra pour la réalisation de son projet. Toujours plein de soumission et de déférence pour son Archevêque, il composa un programme d'association ; et le soumit à Monseigneur Louis Fransoni, bien que ce dernier fût alors exilé à Lyon. L'éminent Prélat ne se contenta pas d'approuver cette sage et prévoyante pensée, il voulut encore la louer hautement. Cependant, D. Bosco, après avoir préparé quelques fascicules, les présenta à la Curie Archiépiscopale de Turin pour y être soumis à la révision régulière avant d'être livrés à la publicité. Mais, fait singulier ! Personne ne voulut se charger de l'office de censeur, et apposer sa signature en cette qualité. Ils donnaient pour raison le péril qu'il y avait, en ces tristes jours, à se lancer dans la bataille contre les protestants et les francs-maçons. Contre des ennemis qui se croyaient en droit d'employer toutes les armes, licites ou non, pour se défaire de leurs adversaires. A l'appui de leur dire, ils rappelaient l'assassinat du Comte Pellegrino Rossi, de Monseigneur Palma et de l'Abbé Ximénès, directeur du journal le *Labarum*, à Rome, et de tant d'autres défenseurs de la vérité, poignardés dans ce même temps. D'un certain côté, il n'avaient pas absolument tort de craindre ainsi ; et l'attentat commis peu de jours après, dans la ville même de Turin, contre la vie de l'intrépide directeur de l'*Harmonie* (qui se publiait alors), le Docteur en théologie Jacques Margotti, fit voir clairement ce que peut attendre, de la part de certains sectaires, un écrivain catholique (1).

(1) Dans la soirée du 28 janvier 1856, vers les 9 heures et demie, D. Margotti retenait, selon sa coutume, à son habitation, rue de la Zecca, maison Birago.

Cependant, après quelques réflexions de Dom Bosco, l'un des censeurs voulut bien se rendre à sa demande ; et se mit à lire le manuscrit. Mais, il en avait à peine parcouru la moitié d'un fascicule, quand, tout épouvanté, il fait appeler Dom Bosco ; et lui rend le cahier, en disant : « Reprenez votre travail ; vous attaquez de front et vous défiez l'ennemi. Pour moi, je ne crois pas devoir mettre ma signature au bas d'un tel ouvrage, et entrer ainsi dans la lice. Les faits de l'abbé Ximénès et de Monseigneur Palma sont encore trop récents, et je ne veux pas risquer ma vie. »

Que faire donc ? D'accord avec Monseigneur le Vicaire Général, D. Bosco exposa la chose à l'Archevêque, qui, du fond de son exil, ne cessait pas de lui donner toute l'aide possible. Instruit de ces difficultés, le zélé Prélat envoya à Dom Bosco une lettre, qu'il devait présenter à Monseigneur Louis Moreno, Evêque d'Ivréa. Dans cette lettre, l'éminent Archevêque pria son suffragant de vouloir bien prendre sous son patronage la publication projetée par D. Bosco ; l'assister en lui accordant la révision ecclésiastique, et la favoriser de toute son autorité. Monseigneur Moreno y consentit de bien bon gré. A cet effet il délégua monsieur l'avocat Pinoli, son Vicaire Général, pour faire la révision des fascicules à publier, lui permettant de ne pas insérer son nom dans la mention d'approbation. Fort de cet appui, notre D. Bosco répandit son programme dans un grand nombre de provinces ; et recueillit ainsi plusieurs milliers d'abonnés. Peu après, au mois de mars de la dite année, il faisait paraître le premier fascicule de son *Catholique ins-*

Il tournait l'angle de la rue Vanchiglia pour entrer dans celle de la Zecca, à côté du café du Progrès ; lorsqu'il fut brusquement attaqué par un inconnu qui, lui déchargeant sur la tête un coup furieux avec un énorme bâton, le fit tomber par terre, assommé par la violence du coup. Frappé comme par la foudre, D. Margotti s'affaissa étourdi et, perdant connaissance, demeura là, gisant la face appuyée sur le sol, jusqu'à ce que, par hasard, un homme de bien passe près du théâtre de cette scène. Il aperçoit un prêtre étendu par terre, court à lui, et le relève. La secousse dissipe l'évanouissement ; Dom Margotti reprend ses sens, et demande où il est. Son charitable sauveur lui répond qu'ils sont à l'angle de la maison Birago. Le prêtre lui indique son appartement, et le prie de l'y accompagner. Soutenu par l'inconnu, le bon prêtre peut rentrer chez lui ; et ne tarde pas à y recevoir les premiers soins.

Les hommes de l'art, appelés près de lui, ne reconnurent aucune lésion grave. Le coup avait été dirigé vers la tempe gauche ; mais, tombant de haut en bas, il fut amorti par le chapeau ; et, par suite, la contusion se trouva dans la région de l'oreille, dont la partie extérieure fut déchirée de haut en bas.

L'assassin, croyant sans doute que sa victime était morte avait fui ; laissant, sur le lieu même, le bâton, instrument du crime. A voir ce bâton, il semblait impossible que le bon prêtre eut pu s'en tirer avec si peu de mal. Ce n'était pas un bâton ordinaire ; c'était un gros rondin de chêne, plus mince à l'une de ses extrémités, plus gros à l'autre bout ; taillé d'ailleurs très-grossièrement une vraie bûche à mettre dans le foyer.

Par bonheur, la tentative des assassins avait manqué son but ; et, peu après, le vaillant écrivain, pleinement rétabli, reprenait la plume, et continuait, comme il le fait encore, à employer son incomparable talent au bien de l'Eglise et de la société.

truit ; qui fut, pour les protestants, ce qu'est dans un combat le canon bourré de mitraille (1).

Les *Lectures Catholiques*, à peine essayées, pour ainsi dire, contentèrent le goût de tous. Les associés en dévoraient les fascicules, au fur et à mesure de leur publication. De là les colères des protestants. Elles s'allumèrent impétueuses, comme un incendie. Ils s'efforcèrent de combattre les *Lectures Catholiques*, dans leurs journaux, et à l'aide des *Lectures Évangéliques*. Mais il est impossible de lutter à armes égales contre la vérité. Ils étaient d'ailleurs hors d'état de rivaliser avec l'inimitable simplicité et la clarté du style de D. Bosco. Aussi faisaient-ils, auprès de leur adeptes, une bien triste figure.

Alors, dans l'intention de contraindre D. Bosco à renoncer à son œuvre, ils s'attachèrent à disputer contre lui, persuadés que dans l'intimité d'une conférence ils réussiraient à le convaincre ou à le couvrir de confusion.

Dans ce but, ils se mirent à se rendre à l'Oratoire ; tantôt à deux, tantôt réunis plusieurs ensemble, pour entamer des discussions religieuses. En général leur argumentation consistait à crier bien fort et à sauter de question en question sans pouvoir jamais arriver à en terminer une.

Pour D. Bosco, il ne leur laissait jamais voir qu'il fût fatigué de leur importunité. Il leur faisait toujours l'accueil le plus courtois, écoutait avec beaucoup de calme et de patience leurs difficultés et leurs divagations ; puis il leur répondait avec des raisons si claires et si fortes, qu'il les mettait, comme l'on dit, au pied du mur. Pour cela, il s'appliquait surtout à ne pas les laisser sauter de tronc en branche, c'est-à-dire d'un sujet à un autre, comme cherchant toujours à le faire les hérétiques, dans leurs disputes avec les catholiques. Il les forçait à rester dans la question jusqu'à ce qu'elle fût entièrement épuisée. Il leur faisait, pour ainsi dire, toucher au doigt la vérité ou l'erreur. Quelques uns étaient de bonne foi ; ils se rétractaient alors. D'autres ne sachant que répondre et ne voulant pas s'avouer vaincus, se répandaient en cris et en injures. Après tout ce tapage, Dom Bosco se contentait de conclure : « Mes chers amis, ni les cris, ni les injures ne sont des raisons. » Il les renvoyait ainsi tout confusonnés.

Dans une de ces conférences, l'un des interlocuteurs, un nommé Pugno, confessant ne pouvoir tenir tête à D. Bosco, conclut ainsi :

« Nous ne savons pas vous répondre parce que nous n'avons pas assez étudié ; mais, si notre Ministre était là... : C'est un puits de science et en deux paroles il ferme la bouche à tous les prêtres.

« O faites-moi donc un plaisir, reprit D. Bosco, priez votre Ministre de venir avec vous une autre fois. Dites-lui que je l'attends avec un bien vif désir. » La commission fut faite ; et un beau jour D. Bosco vit se présenter à l'Oratoire le ministre De-Sanctis, le ministre Meille et avec eux

deux autres notables Vandois en résidence à Turin. Après les compliments ordinaires entre les personnes qui ont reçu une bonne éducation, la discussion commença. Elle se continua depuis les 11 heures du matin, jusqu'à six heures du soir. Il serait trop long de rapporter ici tout ce qui fut dit de part et d'autre dans cette circonstance. Mais il est un fait dont nous devons faire une mention spéciale. La discussion, après avoir roulé sur l'authenticité de la Sainte Ecriture, sur la tradition, sur le Primat de Saint Pierre et de ses successeurs et sur la confession, était enfin tombée sur le Dogme du Purgatoire. D. Bosco avait prouvé cette vérité de notre foi par la raison, l'histoire, les textes de l'ancien testament et de l'Évangile ; il avait pour ces citations fait usage du texte latin et de la traduction italienne (1). Or il arriva que l'un des contradicteurs ne voulant pas se rendre, lui dit : « Le texte latin et la traduction italienne ne sauraient suffire ; il faut aller à la source pure ; il faut consulter le texte grec. » Il n'eut pas plus tôt achevé sa phrase, que D. Bosco se hâta de prendre une bible imprimée en grec et lui dit en la lui présentant :

« Voici, monsieur ; voici le texte grec, consultez tout à votre aise et vous trouverez le plus parfait accord avec le texte latin et la traduction italienne. » Le pauvre homme, qui ne savait pas plus de grec que de chinois, n'osa pas confesser son ignorance ; il prit avec beaucoup d'aplomb le livre grec, et se mit à le feuilleter depuis les premières pages jusqu'aux dernières, feignant d'y chercher le passage contesté par lui. Mais hélas, le hasard voulut qu'il prit le livre à rebours. D. Bosco s'en était aperçu ; il laissa son homme feuilleter pendant un bon moment ; puis, venant se mettre à ses côtés : « Excusez-moi, lui dit-il, mon ami, vous ne trouvez pas la citation, parce que vous tenez le livre à rebours. Tournez-le de cette manière. » Et il le retourna pour le lui mettre en main dans le sens voulu. Quelle fût la confusion du pauvre malheureux, il est plus facile de se l'imaginer que de le décrire. Il devint plus rouge qu'une écrevisse cuite, et jeta le livre sur la table. Ainsi se termina la dispute.

Par ces preuves et d'autres du même genre, les protestants ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils se leurraient en vain de l'espoir d'obtenir par la persuasion que D. Bosco se désista de ses publications contre leur secte. Ils résolurent donc de recourir à un autre moyen, qu'ils croyaient plus efficace. Ils eurent recours à la séduction, et, ensuite, aux menaces. C'était un dimanche soir du mois de janvier 1853. Deux messieurs se présentèrent à l'Oratoire demandant à parler à D. Bosco.

Ce dernier, malgré sa lassitude et son état de fatigue, il avait travaillé toute la journée pour les jeunes gens de l'Oratoire des jours fériés et venait seulement de se séparer d'eux, les fit aussitôt entrer dans sa chambre, prompt à se

(1) Cet important et très-utile opuscule va revoir la lumière dans le courant de l'année prochaine.

(1) Ces conversations furent ensuite écrites par Dom Bosco, et parurent dans les fascicules des *Lectures Catholiques*, dans les premières années de leur publication.

mettre à leur disposition. A cause de l'heure déjà avancée, et de ce que je ne sais quel sinistre pressentiment inspiré par ces deux inconnus, plusieurs de nous ne purent résister au désir d'aller monter la garde à la porte de D. Bosco; et de là, ils purent tout entendre et suivre le fil du dialogue que nous rapportons ici.

Après les premiers compliments, l'un de ces deux messieurs, c'était, croyons nous, un ministre Vaudois, dit à D. Bosco :

Le Ministre. — Monsieur le Docteur en théologie, la nature vous a favorisé d'un don bien rare, celui de vous faire lire et de vous faire comprendre par le peuple. C'est pourquoi nous sommes venus vous prier de vouloir bien employer ce talent si précieux à des choses utiles à la science, aux arts, au commerce.

D. Bosco. — A vous dire vrai, je crois avoir jusqu'ici, fait dans la mesure de mes faibles forces ce que vous me suggérez. J'ai publié un abrégé de l'histoire sacrée, un résumé d'histoire ecclésiastique, un opuscule sur le système métrique décimal, et plusieurs autres petits livres. L'accueil empressé du public me fait espérer que ces publications n'ont pas été sans utilité. Maintenant mes pensées sont tournées vers les *Lectures Catholiques*. J'ai l'intention d'y concentrer tout l'effort de mon esprit, précisément parce que je les crois d'une très-grande utilité pour la jeunesse et pour le peuple.

M. — Il serait bien meilleur pour vous de vous appliquer à composer quelque petit ouvrage pour les écoles, par exemple une histoire ancienne, un petit traité de géographie, de physique et de géométrie, et de laisser là vos *Lectures Catholiques*.

D. B. — Et pourquoi laisser là les *Lectures Catholiques* ?

M. — Parce que les matières dont vous traitez dans ces lectures, ont été déjà, des milliers de fois, battues et rebattues par un grand nombre d'auteurs.

D. B. — Il est vrai, ces matières ont été déjà traitées par plusieurs auteurs, mais dans de gros volumes d'érudition, bons pour les savants et non pour le bas peuple, auquel s'adressent précisément les petits et simples opuscules publiés dans les *Lectures Catholiques*.

M. — Mais ce travail ne vous rapporte absolument rien; tandis que, si vous voulez vous employer aux ouvrages dont nous vous parlons, vous procureriez en même temps un bien matériel au merveilleux institut que la divine Providence vous a confié. Prenez donc; voilà pour une première offre (c'étaient quatre billets de mille francs) et ce ne sera pas la dernière. Nous vous promettons que vous en aurez bien d'autres et de plus considérables encore.

D. B. — Et pourquoi m'offrir tant d'argent ?

M. — Pour entreprendre les œuvres que nous vous proposons, et aider à votre institut.

D. B. — Excusez-moi, messieurs, si je vous rends cet argent. Pour le moment je ne puis m'occuper à d'autre travail scientifique qu'à celui qui concerne les *Lectures Catholiques*.

M. — Mais si c'est-là un travail inutile...

D. B. — Si c'est un travail inutile, que vous importe? S'il est inutile, pourquoi cette somme, offerte pour l'empêcher ?

M. — Vous ne pensez pas assez, Monsieur, à ce que vous faites par ce refus. Vous occasionnez un grave préjudice à votre institution et vous exposez votre personne à certaines conséquences, à certains périls...

D. B. — Messieurs, je comprends ce que vous voulez me signifier par ces paroles; mais je vous déclare haut et net que j'aime assez la vérité pour ne craindre personne. En me faisant prêtre je me suis consacré au bien de l'Eglise Catholique et au salut des âmes, plus particulièrement de la jeunesse. Dans ce but, j'ai commencé et j'entends continuer la publication des *Lectures Catholiques*, je veux employer toutes les ressources de mon activité pour lui donner les plus larges développements.

M. — Vous faites mal, Monsieur, répondirent en se levant ce deux personnages au visage sinistre, la voix et les traits profondément altérés; vous faites mal et vous nous offensez. Et qui sait ce qui pourra bien en résulter pour vous!... Si vous sortiez de chez vous, seriez-vous bien sûr d'y rentrer.

Les deux misérables prononcèrent ces paroles d'un ton si menaçant, que les jeunes gens, qui montaient la garde au dehors, eurent peur que les deux inconnus ne se portassent à quelque voie de fait contre D. Bosco, et firent du bruit à la porte, de manière à faire comprendre qu'elle était gardée par des hommes prêts à entrer au premier signe. Mais, sans s'effrayer le moins du monde, notre bon Père se contenta de dire, pour toute réponse: « Je vois bien, Messieurs, que vous ne connaissez pas les prêtres catholiques. S'il en était autrement, vous ne vous abaisseriez pas à ces menaces. Sachez donc que les prêtres de l'Eglise Catholique sont heureux de travailler pour Dieu, tant qu'il leur conserve la vie; mais si jamais ils devaient succomber dans l'accomplissement de leur devoir, ils regarderaient cette mort comme les plus grand des bonheurs, comme la plus grande gloire. Cessez donc toutes vos menaces parce que je ne fais qu'en rire. »

Ces courageuses paroles de D. Bosco parurent irriter les deux sectaires à un tel point que s'approchant encore plus de lui, ils allaient l'appréhender au corps. A cette vue, D. Bosco s'arma prudemment d'une chaise et leur dit: « Si je voulais employer la force je me sentirais bien de vous prouver combien coûte cher la violation du domicile d'un libre citoyen; mais non, la vraie force du prêtre c'est la patience et le pardon. Cependant, il est temps d'en finir, partez donc d'ici. » En disant ces mots il ouvre la porte de la chambre, et, y voyant le jeune Joseph Buzzetti: « Conduis, lui dit-il, ce deux messieurs jusqu'à la porte; ils ne connaissent pas bien l'escalier. » A cet ordre, nos deux hommes se regardèrent l'un l'autre, et lançant à Dom Bosco quelques paroles: « Nous nous reverrons dans un moment plus opportun, » ils sortirent, le visage enflammé et les yeux étincelants de fureur.

L'irritation n'était pas moindre, et non sans

juste raison, chez les jeunes gens de l'Oratoire. Accourus aux bravades des deux sectaires, ils avaient entendu les menaces faites à D. Bosco. Si jamais les deux inconnus avaient eu l'audace d'en venir à des voies de fait, nous aurions eu le droit d'y répondre; et nous nous serions sentis de force à leur montrer quel amour nous avions au cœur pour notre père commun, s'il se fût agi de le défendre.

A la fin du premier semestre, D. Bosco fit relier convenablement les six premiers fascicules des *Lectures Catholiques*, et par l'intermédiaire de son Eminence le Cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, en fit humblement hommage à notre Très-Saint Père Pie IX. Le glorieux Pontife reçut ce présent avec beaucoup de plaisir, et daigna charger le Cardinal Lui-même de répondre à Dom Bosco.

Nous sommes heureux de rapporter ici cette lettre, elle sera la meilleure conclusion de tout ce chapitre :

« ILL^{me} ET RÉV^{me} MONSIEUR,

» Je me suis fait un plaisir de m'empresseur de remettre en votre nom à notre Saint-Père, les petits volumes formant le premier semestre de la publication mensuelle, fondée par vous, sous le titre de *Lectures Catholiques*, au profit de la classe moins cultivée, dans le but de la prémunir contre les séductions que les ennemis de la foi et de la vérité s'efforcent de multiplier et de répandre partout.

» Sa Sainteté s'est fort réjouie avec moi du zèle industriel, avec lequel vous ne cessez de vous appliquer à fournir aux fidèles les secours particuliers, qui répondent aux besoins des temps. Sa Sainteté n'a pas eu moins de plaisir à apprendre que l'accueil reçu dès les premiers jours par votre travail, a complètement répondu à vos nobles et saintes vues comme à celles de tous ceux qui ont eu la louable pensée de se faire vos collaborateurs. En même temps, Sa Sainteté se rendant volontiers aux pieux désirs que vous lui en avez témoigné à la fin de votre lettre, a daigné accorder, pour vous et pour tous ceux qui vous présentent concours et assistance dans la publication des *Lectures Catholiques*, la Bénédiction Apostolique, qui assurera, nous l'espérons, le succès toujours croissant de votre édifiante sollicitude.

» Je vous remercie moi-même de la part qui m'était destinée dans votre gracieux envoi, et suis heureux de vous confirmer l'expression de mon estime distinguée.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

» Rome, 30 novembre 1853.

» *Votre véritable serviteur*

» G. C. ANTONELLI. »

DISCOURS DE D. BOSCO AUX PÈLERINS FRANÇAIS.

Suivant notre promesse faite dans le précédent N^o, nous donnons ici le discours de D. Bosco aux pèlerins français, lors de leur aimable visite à Turin, le 15 décembre dernier. Nous l'empruntons au livre : *Notre Pèlerinage à Rome* qu'ils firent imprimer à Arras.

RESPECTABLES PÈLERINS,

RESPECTABLES PÈLERINES,

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, d'une visite très-précieuse et très-chrétienne. Vous êtes des voyageurs religieux, qui avez quitté les douceurs de la vie, vos parents, vos occupations et votre patrie pour entreprendre une grande mission dans des temps difficiles. Au moment où vous venez dans notre patrie, les corporations religieuses sont supprimées, les couvents fermés, et les religieux sont obligés de rester chez eux par la force de la loi. Eh bien ! alors, la divine Providence suscite des apôtres laïques, qui vont par les villes, au-devant des dangers, et s'en vont faire visite, non à un ami, pas même à un évêque, mais ils vont à Rome, à l'évêque des évêques, à Léon XIII, successeur de Saint Pierre, vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. On ne doit plus vous appeler maintenant des pèlerins, mais de vrais religieux, de vrais apôtres, qui font voir que la France est toujours catholique. C'est un apostolat admirable. Et dans les pays où vous passez, on dit partout : Voilà des Français qui viennent de Rome ; voilà des catholiques qui viennent de saluer le Souverain-Pontife. C'est un grand exemple pour les catholiques d'Italie.

En passant, vous saluez aussi les œuvres religieuses, et c'est une grande consolation pour Dom Bosco que cette visite. Déjà, il a eu, cette année, une première consolation (Dom Bosco avait reçu cette année, après les fêtes de Pâques, la visite du pèlerinage national français de retour de Rome), celle-ci est la seconde. La maison où vous êtes est celle de la divine Providence, et c'est N.-D. Auxiliatrice qui est sa lumière et son soutien. Je sais que vous désirez quelques mots sur cette pauvre maison. Vous voyez où nous en sommes actuellement. Il y a quarante ans, cet endroit était un pré, un champ, où les jours de fête on buvait, on s'amusait, on dansait et on faisait encore.... autre chose. La divine Providence a voulu que l'on commençât ici l'œuvre du patronage du dimanche et l'Oratoire de St. François de Sales. Cette œuvre a débuté par un garçon. En allant par les rues et les carrefours, on voyait des enfants qui jouaient, qui se battaient, des vagabonds. Il y en avait aussi qui habitaient dans les prisons, pas volontairement. D'autres vivaient aux dépens d'autrui, honte de la patrie, de la famille et d'eux-mêmes. N'y a-t-il pas moyen de gagner ces garçons, de les instruire et de les rendre capables de gagner leur vie ?

On a commencé par louer le pré, puis on l'a entouré de murailles, afin d'y recueillir les plus abandonnés. Ce fut d'abord le dimanche. Mais comment gagner ces garçons ? Le moyen a été trouvé. Par des jeux. On les appelait avec un violon, une guitare, un tambour. On faisait du bruit, et ceux qui étaient derrière la muraille demandaient : — Que fait-on là ? On répondait : Venez, on s'amuse, on fait de la gymnastique, de la musique, on fait des courses, de la décla-

mation. Il y a un théâtre. On fait toutes choses pour enchanter la jeunesse.

Elle arrivait en masse. Le pré était trop petit pour jouer, car on venait de toutes parts.

Les amusements les appellent, la religion va les moraliser. Des Messieurs de la ville, coopérateurs laïques, des gens distingués les accueillent avec de belles manières, les mènent à l'église; les prêtres les confessent. Les Messieurs faisaient la prière, on dit la messe, on prêche, quelques-uns des enfants s'approchent de la table sainte.

A midi, les garçons étaient fatigués. On les renvoyait, ou bien on leur donnait quelque chose. S'ils retournent, ils reviennent très-empressés, très-heureux, très-impatiens, à une heure, une heure et demie.

A deux heures, on sonne la cloche. Les garçons voulaient sortir. Ils disaient qu'ils étaient fatigués de jouer. Mais la porte était fermée, et les Messieurs les invitaient à entrer dans l'église pour se reposer. On y faisait des instructions, ce que vous appelez le catéchisme de persévérance; on chantait les vêpres, le salut, puis on recommençait à s'amuser jusqu'à la nuit tombante. Le soir les garçons étaient vraiment fatigués; ils allaient manger une soupe et ne pensaient plus qu'à se reposer.

Si les ouvriers étaient sans travail, les coopérateurs cherchaient pour eux des ateliers où ils les plaçaient, où ils les suivaient. Et il n'y avait plus de prisonniers.

On a trouvé que beaucoup d'enfants et d'ouvriers avaient besoin d'instruction religieuse. A cinquante ans, quelques-uns même n'avaient pas fait leur première communion. On a commencé les classes du soir pour les y préparer. C'était de vrais catéchismes, mais il fallait les flatter, et ils venaient volontiers.

Pendant le jour, il y avait des désœuvrés, alors on a fait les classes de jour. Il n'y avait plus de vagabonds.

Mais la grande difficulté, c'est que parmi ces désœuvrés, il y en avait de pauvres, d'abandonnés, de déchirés. — Tu ne travailles donc pas? — Je suis tout déchiré. — On te donnera un vêtement. — Mais je ne pourrai pas manger jusqu'à ce qu'on me paie? — On te donnera du pain. — Mais je suis dans la rue? — On te donnera un gîte.

Ainsi fut créée cette maison: depuis l'Oratoire qui a commencé, on a fait des patronages et des hospices, en Italie, en France (1), en Espagne, au Brésil, dans l'Uruguay, dans la République de l'Equateur et dans la Patagonie. On a fondé cent quarante maisons avec plus de 80,000, près de 100,000 garçons recueillis, qui apprennent un métier ou la science, c'est-à-dire deux moyens de vivre honnêtement.

Mais pour ces maisons, il fallait des prêtres et des chefs d'ateliers.

(1) Les maisons fondées en France par Dom Bosco sont situées à Marseille, à Nice, à la Navarre, près la Crau d'Hyères et à saint Cyr près Toulon.

On fait un choix parmi les plus vertueux et les plus intelligents. Et ce sont eux maintenant qui dirigent les maisons, les ateliers et les fermes agricoles.

Ces prêtres sont aussi missionnaires parmi les sauvages de l'Amérique.

Mais je ne veux pas abuser de votre patience. Toutes les choses qu'on fait ici, on peut les faire dans toutes les villes. Et quand on a commencé, la divine Providence vient en aide.

25,000 garçons sortent de nos maisons chaque année, et sont remplacés par 25,000 autres. C'est autant d'enlevés à l'antichambre des prisons. Ils sont instruits et amenés à la religion, et ils entrent dans la société, non comme des fléaux, mais comme de bons citoyens, qui sont l'honneur de la patrie, de la famille et de leurs amis.

Je voudrais faire avec vous une alliance. Je désire que vous soyez tous Coopérateurs Salésiens. Donnez-moi vos noms et vos adresses, pour vous envoyer notre *Bulletin*. Ainsi, ce soir ou demain, qu'on me donne les noms de tous les pélerins. On gagne beaucoup d'indulgences dans notre association. Pour les prêtres, indulgence plénière à chaque messe qu'ils célèbrent, et pour les laïques à chaque communion.

Pie IX était à la tête des Coopérateurs Salésiens. Léon XIII l'est aussi, et tous les Cardinaux sans exception. Cette œuvre fera grand bien à l'Eglise dans tous les temps et surtout en celui-ci.

Vous remplacerez ainsi les religieux que l'on veut mettre dehors.

Merci de la bonté que vous m'avez témoignée, et chaque fois que vous viendrez ici, vous pourrez dire: Nous sommes chez nous. Je me recommande à vos prières.

Dites en France que, dans l'Italie, il y a des catholiques qui aiment beaucoup la France, et que, parmi ceux-là, il y a Dom Bosco, qui prie beaucoup et qui fait beaucoup prier Notre-Dame Auxiliatrice pour la France, et dont les œuvres sont des foyers de vœux et de prières pour votre patrie.

LES DERNIERS MISSIONNAIRES SALÉSIENS à leurs Confrères.

Nous avons reçu des nouvelles d'une partie du voyage de nos derniers Missionnaires, et nous croyons bien faire de les communiquer ici aux Coopérateurs et Coopératrices qui ont, nous le savons, prié pour eux.

A bord du bâtiment « La France. »

St. Vincent, 5 janv. 1882.

TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

Que votre bon cœur veuille bien m'excuser si j'ai interrompu le récit de notre voyage. Que voulez-vous? J'avais compté sans l'hôte; ne sachant pas encore par expérience que voyager sur mer n'est pas même chose que voyager sur terre.

De fait, tandis que je vous écris, la table sur laquelle je m'appuie, tout ce qui m'environne danse à merveille, et de temps en temps apporte à mon oreille une harmonie d'un nouveau genre. Le bruit sourd de la machine, le brisement des vagues contre la coque du navire, le ballottage continué uni aux gémissements plaintifs de ceux qui viennent à cette heure payer, bien à contre-cœur, leur tribut à Neptune, forme un concert à défer le génie d'un Rossini et de tous les musiciens qu'a pu produire notre chère Italie.

Nous cependant, à part quelque légère exception, nous sommes tous de bonne humeur, en parfaite santé, et si nous avons quelque chose à souffrir, nous en remercions le bon Dieu, qui nous offre l'occasion de lui offrir les prémices de notre nouvelle carrière. Maintenant donc que mon estomac s'est un peu accoutumé à ce nouveau genre de vie, je vais continuer tant bien que mal ma narration.

Le départ de Marseille était fixé le 18 du mois passé, mais il fut remis au 21, à cause des réparations à faire au navire. Nous avons pu ainsi jouir de la compagnie de nos chers confrères et des intéressantes conversations de nos bons supérieurs. Le matin du 21 nous partions du Collège de St. Léon, toujours accompagnés de l'excellent abbé D. Lemoine, de notre grande bienfaitrice Madame Jacques, de l'Inspecteur Général des Maisons Salésiennes de France, Dom Albera, et des autres supérieurs. Ce qui nous émut profondément, fut de voir combien d'aimables personnes venaient continuellement à bord nous serrer une dernière fois la main, nous souhaiter un bon voyage et se recommander à nos pauvres prières.

À 4 heures de l'après midi, un coup de canon annonçait le départ; tandis que du port des milliers de personnes nous saluaient et agitaient leurs mouchoirs. Ce fut un moment solennel: ce coup de canon était pour nous le complet détachement des parents, des amis et de tout ce que nous avons de plus cher. Pour ne pas laisser voir mon émotion, je me séparai de mes compagnons et m'assis à la poupe, tenant le regard dirigé vers Marseille, absorbé dans mes pensées.

Ce que l'on éprouve dans cet instant, il vous est plus facile à vous de l'imaginer qu'à moi de vous le décrire. La bouche est impuissante à dire ce que ressent un jeune cœur à se séparer d'un père chéri, d'une mère tendrement aimé pour se porter vers des terres lointaines et inconnues. Combien me fut sensible le premier mouvement du bateau! Que de choses me disait cette marche vers la sortie du port! Tandis que le visage caché dans mes mains, j'offrais au bon Dieu la douleur que j'éprouvais pour Lui, je me sentis frapper légèrement sur l'épaule et appeler par mon nom. C'était la voix de l'aimable signeur Directeur D. Louis Lasagna, m'invitant à contempler l'imposant spectacle que nous offrait en ce moment la nature. Et il ne se trompait pas: le ciel serein, la mer tranquille et les derniers rayons du soleil couchant nous disaient la bonté et la grandeur de Dieu, qui fait servir tous les éléments à notre bien et à notre avantage. Je

contemplai cette scène en silence jusqu'au soir, lorsque tous, éprouvant plus que jamais le besoin du divin secours, nous nous tournions vers le sanctuaire de N. D. de la Garde et la saluions du chant de l'*Ave maris Stella*. Cet acte de dévotion envers Marie adoucit notre chagrin, et nous remplit le cœur d'une consolation toute céleste. Oh! oui, combien Marie fut bonne pour nous! Jusqu'ici cette tendre Mère nous a protégés amoureusement; et nous espérons qu'Elle nous accompagnera jusqu'à la fin.

À bord on nous traite avec mille égards et mille attentions. M. Romanès, le capitaine du bâtiment, dès le premier soir nous salua cordialement, disant qu'il serait très-honoré s'il pouvait nous être utile en quelque chose. D. Lasagna profitant de la bonté de ce cœur généreux, lui exprima le désir de pouvoir célébrer la sainte Messe, ce qui lui fut accordé sur le champ; et la salle de 1^{ère} classe fut mise, pour cela, à sa disposition. À la vérité, je dois confesser qu'un homme aussi courtis et aussi religieux que ce capitaine, se doit difficilement rencontrer. Il m'est doux de vous rappeler son nom, afin que vous ne l'oubliez pas dans vos prières. Oui, priez Dieu de le bénir et de le protéger dans ses périlleux voyages.

Le 22 nous arrivions à Barcelone. On s'arrêta jusqu'au 23 au matin. Jusqu'ici le voyage fut assez heureux, mais à peine entrés dans le golfe de Valence la mer commença à s'agiter furieusement, et nous fûmes obligés, bien à contre-cœur, à en éprouver les funestes conséquences.

Zatti est celui qui a le plus souffert; et moi je venais après lui; si bien que la veille de Noël nous ressemblions à deux linges mouillés. Finalement, le bon Dieu voulut que, passé le détroit de Gibraltar, le vent cessât; les flots se calmèrent, et le matin de Noël, nous pouvions monter sur le pont pour entendre la sainte Messe.

Ce jour de salut et de rédemption pour le genre humain, de consolation et de joie pour le Ciel et pour la terre, fut pour nous un jour de bonheur. L'excellent Capitaine, rempli de nobles et pieux sentiments, voulut que la sainte Messe fût célébrée sur le pont, afin que tous pussent y assister.

Par son ordre les marins ornèrent le pont avec beaucoup de goût, et à la poupe, élevèrent un autel; en sorte que l'on se serait cru dans une chapelle.

À 9 heures commençait le Saint Sacrifice; notre cher D. Jourdain exécuta plusieurs morceaux, et M. Delpiano chanta le *Sanctus* de Bethoven. Autour de l'autel, avec un maintien pieux et modeste, se tenait le Capitaine et tout l'équipage; puis venaient les passagers, au nombre de près de mille. Oh! comme dans le péril, l'homme ravive sa foi et sent impérieusement le besoin d'invoquer le secours du Ciel! Qu'il était beau de voir le ministre de Dieu, revêtu de toute sa dignité, bénissant ce peuple de voyageurs prosterné à ses pieds! Quand l'homme se voit au milieu d'un océan sans limites, entre le ciel et l'onde, séparé de la mort par quelques planches de fragile bois, il se souvient qu'il est chrétien et abaisse son front orgueilleux, demandant humble-

ment l'aide du Seigneur, qui seul peut commander aux vents et à la mer, et se faire obéir.

Le saint Sacrifice terminé, M. le Directeur témoigna en quelques mots sa satisfaction aux fidèles, pour la dévotion qu'ils avaient montrée et pour la preuve d'attachement donnée à la religion catholique. Il remercia de son généreux concours le Capitaine, qui, par son action et sa présence, avait contribué à rendre la fête si solennelle, et termina en souhaitant à chacun bonne fête et heureux voyage. Tout le reste d'une si belle journée fut employé par nous, à faire de pieuses lectures et à chanter des cantiques. Le soir, la mer commençait à s'agiter de nouveau et si bien, que le lendemain matin M. le Directeur put seul célébrer la sainte Messe. Tous cependant cherchaient à se bien tenir et à faire honneur à la table.

Mardi 27, au lever, grande fut notre surprise en apercevant à quelques milles seulement, les îles Canaries. On les côtoya tout le jour, quoique le bâtiment file journellement 260 à 280 milles.

Le jeudi 29, la chaleur commença à se faire sentir, mais en compensation nous avions une mer tranquille. Vendredi 30, vers 8 heures du soir, nous entrions dans le port de St. Vincent ; la vue m'en laissa de la tristesse, à cause de la grande misère qui y règne. Je me réserve de vous dire une autre fois, quelque chose des coutumes, et aussi des horribles beautés de ces roches qui semblent provenir d'éruptions volcaniques.

Nous nous portons tous très-bien. Continuez à prier pour nous et croyez moi.

Votre affectionné Confrère en Jésus-Christ
Abbé ALBANELLO DOMINIQUE.

LE NOUVEL ÉVÊQUE DE MONTÉVIDÉO.

Nous insérons ici un article publié en décembre, par le Bulletin que nos confrères d'Amérique impriment en langue espagnole, dans l'Hospice des Arts-et-métiers de St. Charles, à Buenos-Ayres.

Monseigneur D. Innocent Jeregui, évêque de Canopo, nommé, il y a peu de temps, évêque de Montévidéo, et recevant les félicitations que lui présentait, au nom de tous les Salésiens, le Révérend D. Jacques Costamagna, Supérieur de nos maisons d'Amérique, daigna répondre par la lettre suivante :

Montévidéo, 29 nov. 1881.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je reçois avec plaisir la lettre tout aimable que vous voulez bien m'envoyer, pour me féliciter de ma nomination à cet évêché.

Votre Révérence sait que les Salésiens occuperont toujours dans mon cœur, une place choisie, et que pour eux je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, afin d'agrandir le nombre de si bons ouvriers, et faire fructifier tous leurs efforts.

Je désire que votre Révérence aie la plus grande confiance en moi ; me manifeste tout le bien que je peux leur faire ; car dans tout ce qui dépend de moi, ils peuvent compter sur moi comme sur un ami dévoué.

Un oubli involontaire fut cause que je ne l'ai pas remerciée de m'avoir nommé Coopérateur Salésien ; j'entends le faire ici, et m'en déclarer souverainement reconnaissant.

Daigne saluer vos excellents frères, leur recommandant de ne pas manquer de prier la divine Providence, qui s'est plu de choisir ce pauvre instrument, pour accomplir ses œuvres miséricordieuses, afin que j'aie la force de remplir mes devoirs si graves, et si lourds de responsabilité.

Enfin disposez maintenant et toujours de votre

Affect. Serviteur et Ami
† INNOCENT M. Evêque de Canopo.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria*, en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Mars.

8. S. Jean de la Croix.
9. S. Françoise Romaine, veuve.
11. S. Catherine de Bologne.
19. S. Joseph, époux sans tache de la Sainte Vierge Marie.
25. Annonciation de la T. Sainte Vierge.